

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1756

Fables Choisies. Livre Septieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1695

F A B L E S

CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

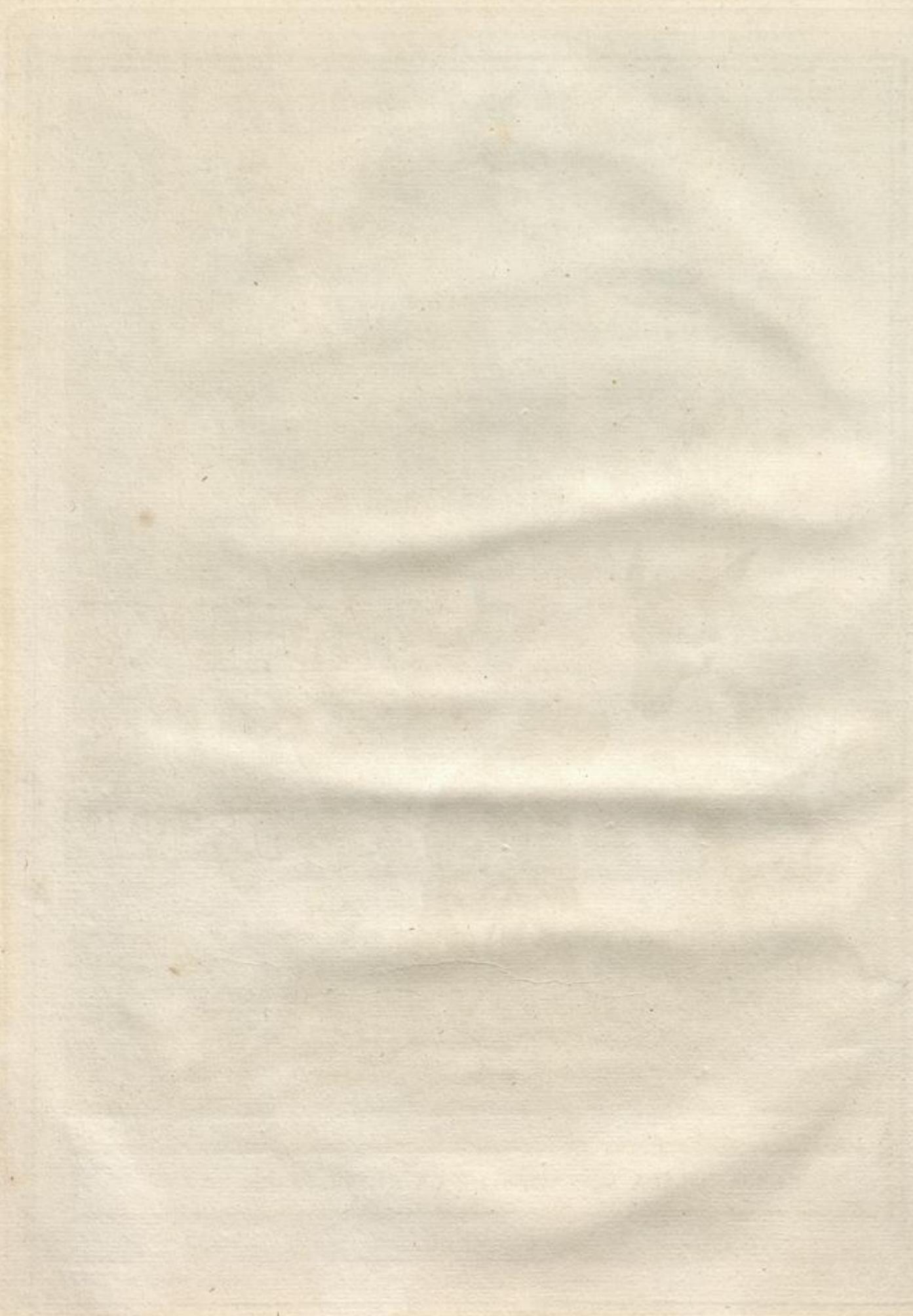
Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisoit aux Animaux la guerre.
 Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
 On n'en voyoit point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie :
 Nul mets n'excitoit leur envie.
 Ni Loups, ni Renards n'épioient
 La douce & l'innocente proie.
 Les Tourterelles se fuyoient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le Lion tint conseil, & dit : mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune :
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
 On fait de pareils dévoûmens.
 Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE . Fable CXXV.

J.B. Oudry inv.

P. E. Motte Sculp.



Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avoient-ils fait? nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Eh bien, manger moutons, canaille, fotte espèce,
Est-ce un péché? non, non: vous leur fîtes, seigneur,

En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.

L'âne vint à son tour, & dit: j'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.



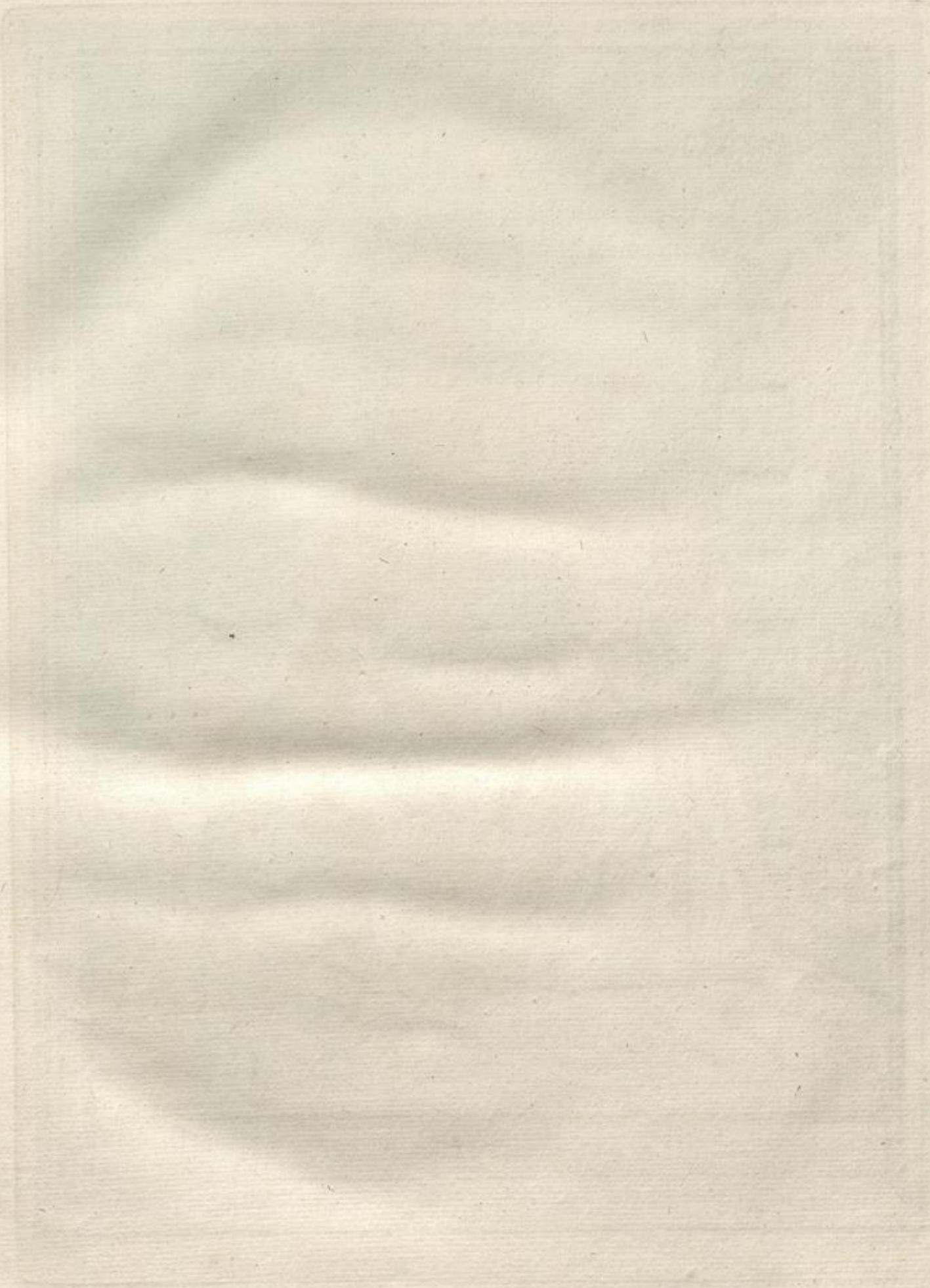
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous ferez puissant ou misérable,
Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.



(Fable cxxv.)





LE MAL-MARIE . Fable CXXVI .

J.B. Oudry inv.

F. Chouin fecit.

FABLE II.

LE MAL MARIÉ.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

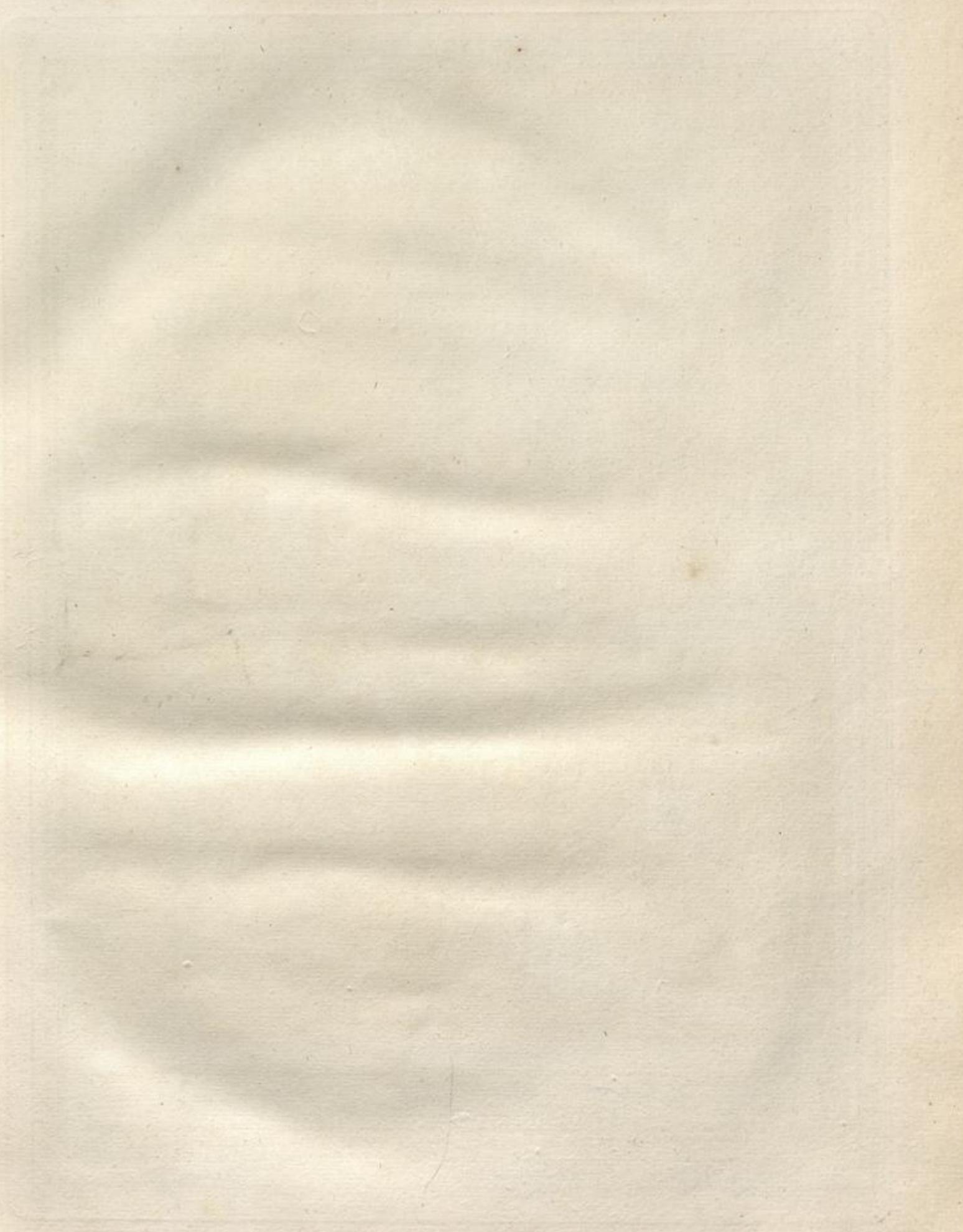
J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards :
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son Épouse,
Querelleuse, avare & jalouse.

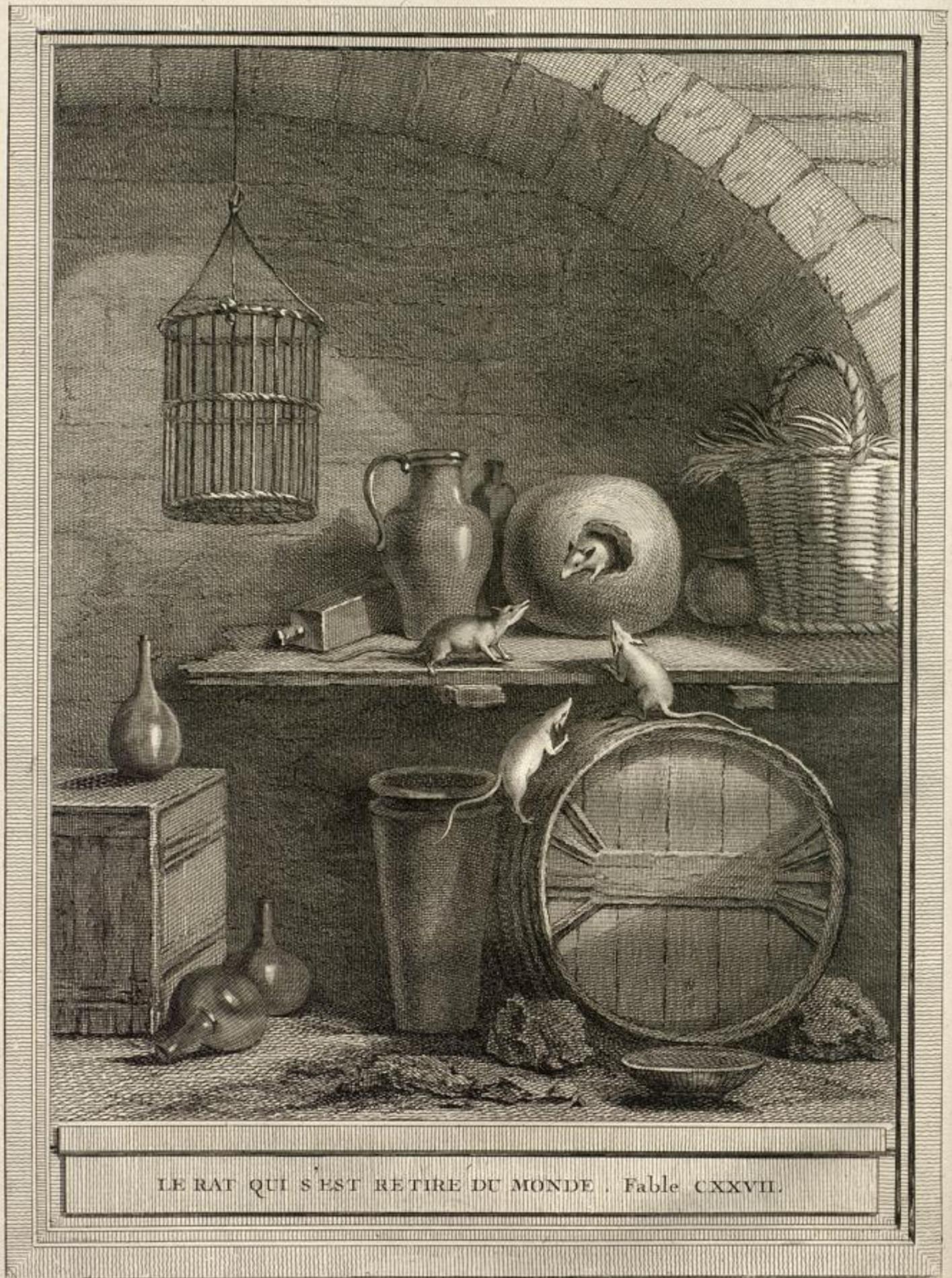
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut ;
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt :
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'Époux étoit à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Avez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur sçavois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son Époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.



(Fable CXXVI.)





LE RAT QUI S'EST RETIRE DU MONDE . Fable CXXVII.

J.B. Oudry del.

J. Riand sculp.



F A B L E I I I.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La folitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.

Notre hermite nouveau subsistoit là dedans.

Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils alloient en terre étrangere

Chercher quelque secours contre le peuple chat:
Ratopolis étoit bloquée:

On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Tome III.

C

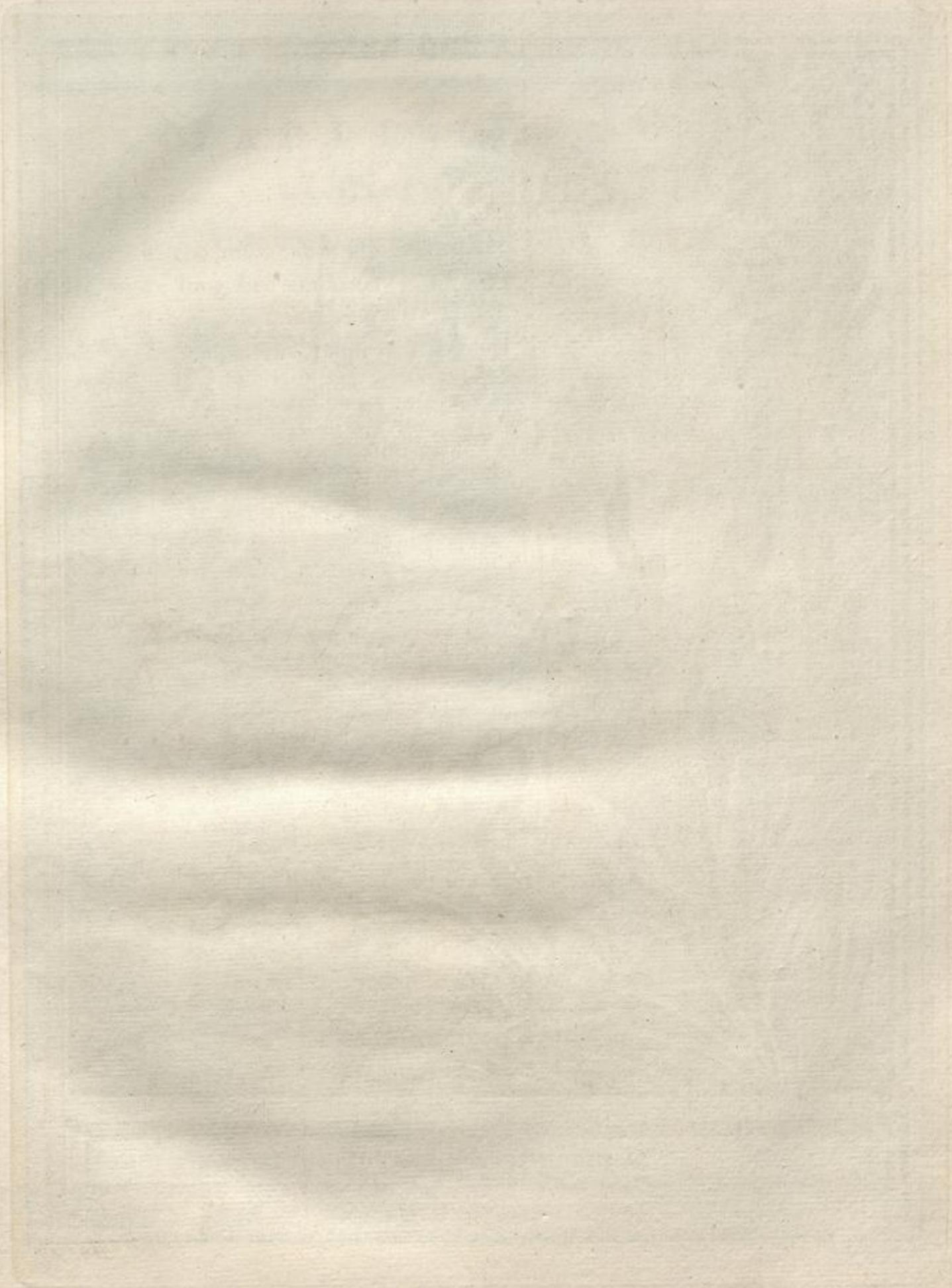


Ayant parlé de cette forte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.



(Fable CXXVII.)





LE HÉRON . Fable CXXVIII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp

FABLE IV.

LE HÉRON.

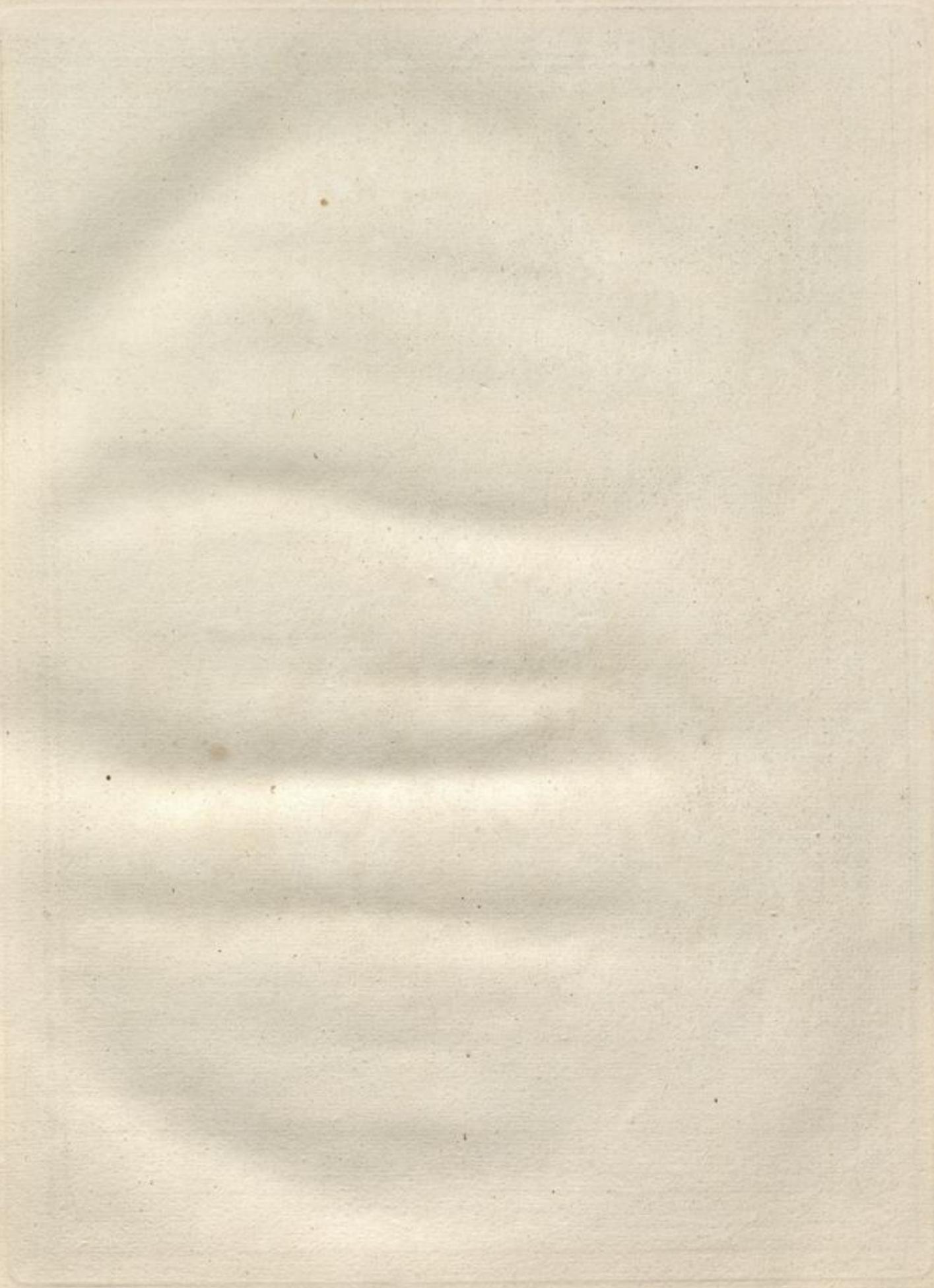
Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il cotoyoit une riviere.
L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre:
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime; & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui fortoient du fond de ces demeures,
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et monroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chère? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrerois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aisé
De rencontrer un limaçon,

Ne foyons pas si difficiles:
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y font pris : ce n'est pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.



(Fable cxxviii.)





LA FILLE. Fable CXXIX.

J.B. Oudry inv.

Riland sculp.

FABLE V.

LA FILLE.

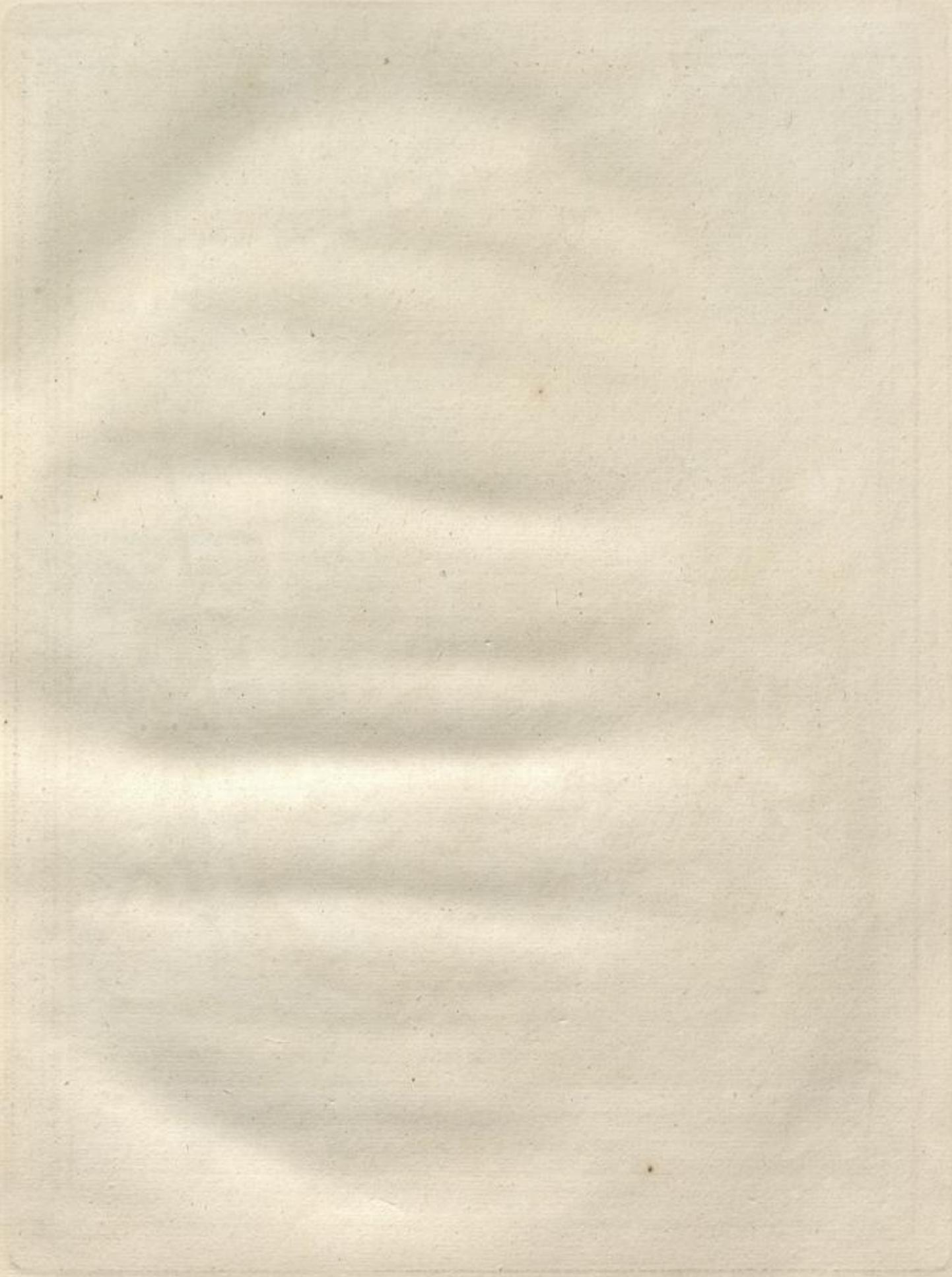
Certaine Fille un peu trop fière,
 Prétendoit trouver un mari
 Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
 Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
 Cette Fille vouloit auffi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
 Le destin se montra soigneux de la pourvoir:
 Il vint des partis d'importance.
 La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
 Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je pense;
 A moi les proposer? hélas, ils font pitié.
 Voyez un peu la belle espèce!
 L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
 L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
 C'étoit ceci, c'étoit cela,
 C'étoit tout; car les précieuses
 Font dessus tout les dédaigneuses.
 Après les bons partis, les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.
 Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne.
 Grace à Dieu, je passe les nuits
 Sans chagrin, quoi qu'en solitude.
 La Belle se fçut gré de tous ces sentimens.
 L'âge la fit décheoir: adieu tous les amans.
 Un an se passe & deux avec inquiétude.
 Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour
 Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:



Puis ses traits choquer & déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vite un mari :
Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi :
Le desir peut loger chez une précieuse :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.



(Fable CXXIX.)





LES SOUHAITS. Fable CXXX.

J.B. Oudry inv.

P. Aveline sculp.

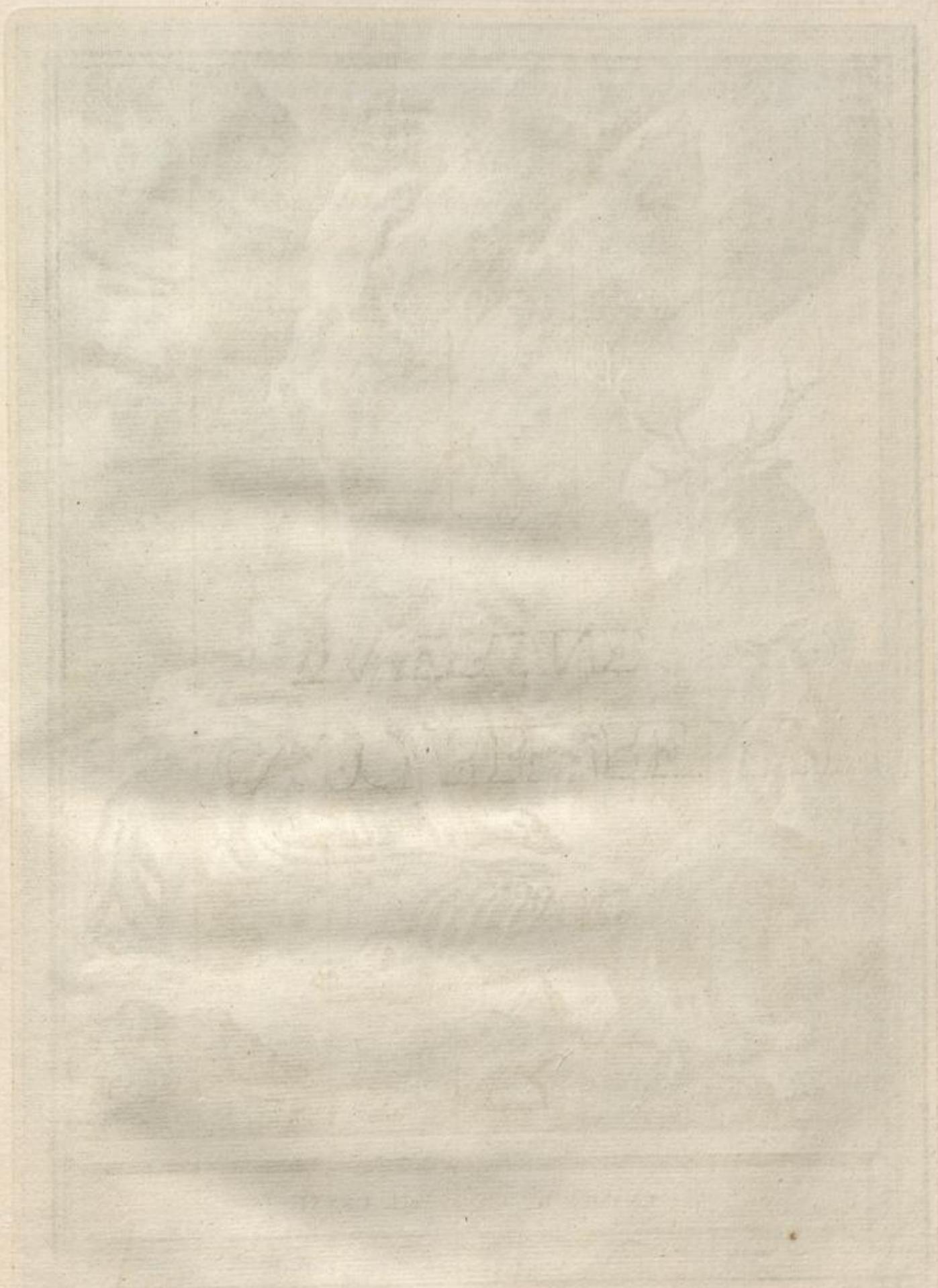
FABLE VI.

LES SOUHAITS.

IL est au mogul des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître & la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sçait si les zéphirs
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zele,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle:
Mais ses confreres les esprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne sçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.

Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
Tout en creve. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre : heureux les indigens !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors : fuyez ; & toi, Déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite. A ces mots
La Médiocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demanderent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarresse point.

(Fable cxxx.)





LA COUR DU LION . Fable CXXXI.

J.B. Oudry inv.

M. Marve sculp.

FABLE VII.

LA COUR DU LION.

Sa majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.

Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

En son louvre il les invita.

Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:

Il se fût bien passé de faire cette mine.

Sa grimace déplut. Le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire

Le dégoûté.

Le singe approuva fort cette sévérité;

Et, flatteur excessif, il loua la colere,

Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie,

Eut un mauvais succès, & fut encor punie.

Ce monseigneur du Lion-là,

Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,

Que fens-tu? dis-le-moi: parle sans déguiser.

Tome III.

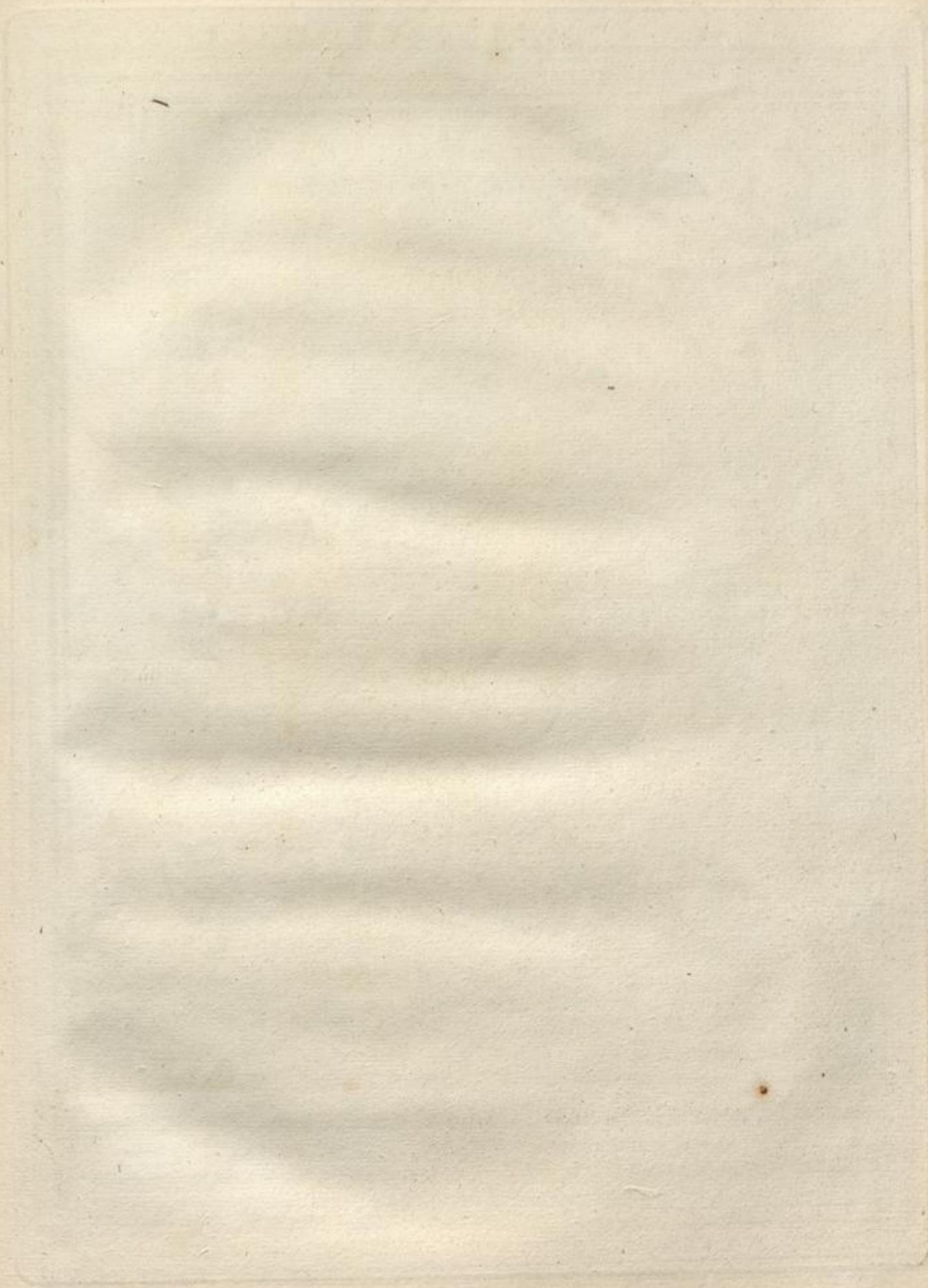
E

L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous fert d'enseignement.
Ne foyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.



(Fable cxxxix).





LES VAUTOURS ET LES PIGEONS . Fable CXXXII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE VIII.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

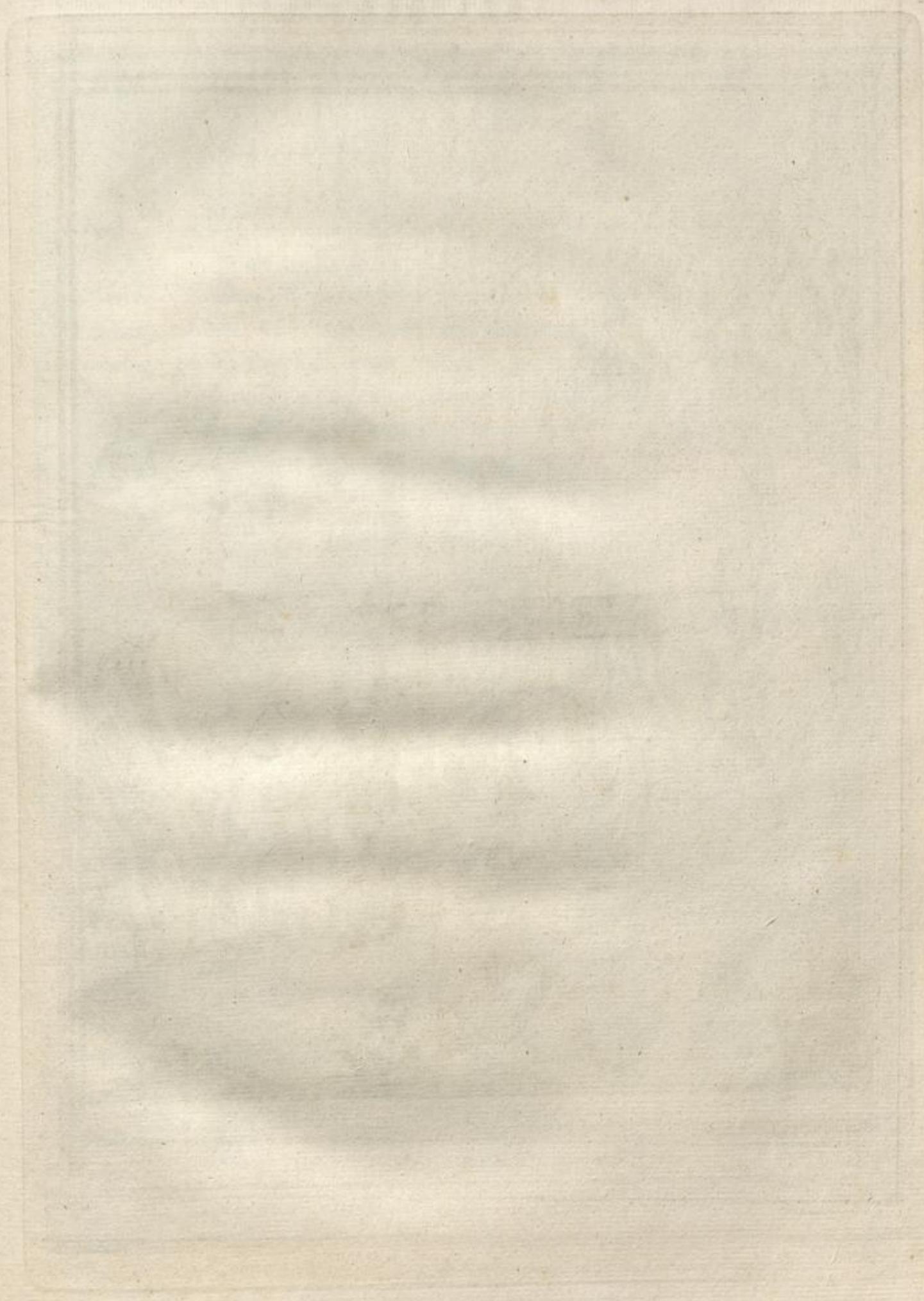
Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oïseaux, non ceux que le printemps
Mène à sa cour, & qui sous la feuillée,
Par leur exemple & leurs sons éclatans,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à son char : mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ferre.
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts ;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidèle :
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon

Furent choisis ; & si bien travaillèrent,
Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve ; & la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants ;
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là : semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.



(Fable CXXXII.)





LE COCHE ET LA MOUCHE . Fable CXXXIII .

J.B. Oudry inv.

Goullard sculp.

F A B L E I X.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.

L'attelage fuoit, souffloit, étoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussi-tôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressee: il semble que ce soit

Un sergent de bataille, allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son bréviaire:

Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:

C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

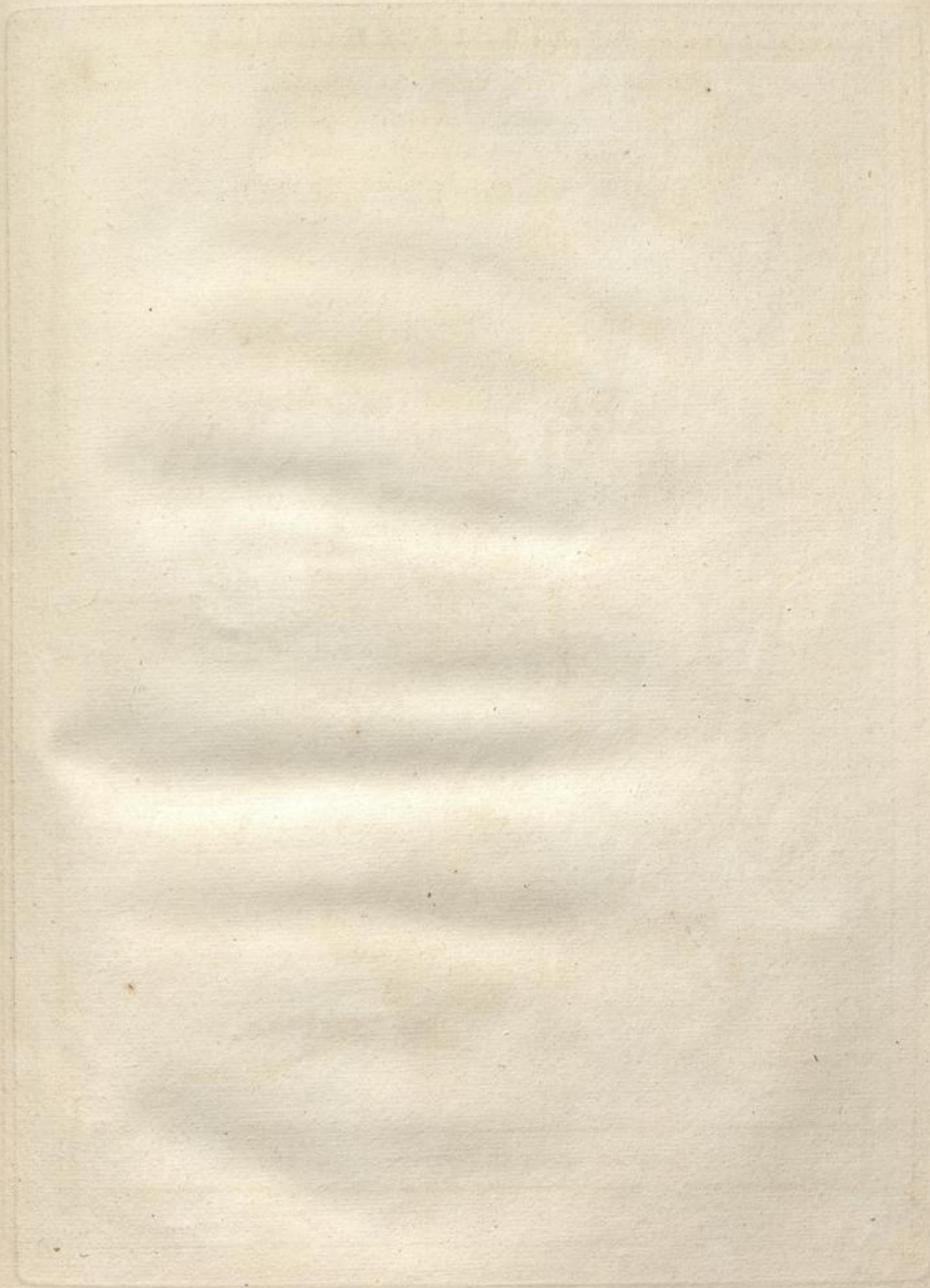
Tome III.

F

Ainsi certains gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les nécessaires;
Et par tout importuns, devoient être chassés.



(Fable cxxxiii.)





LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT. Fable CXXXIV.

J.B. Oudry inv.

Riland sculp

FABLE X.

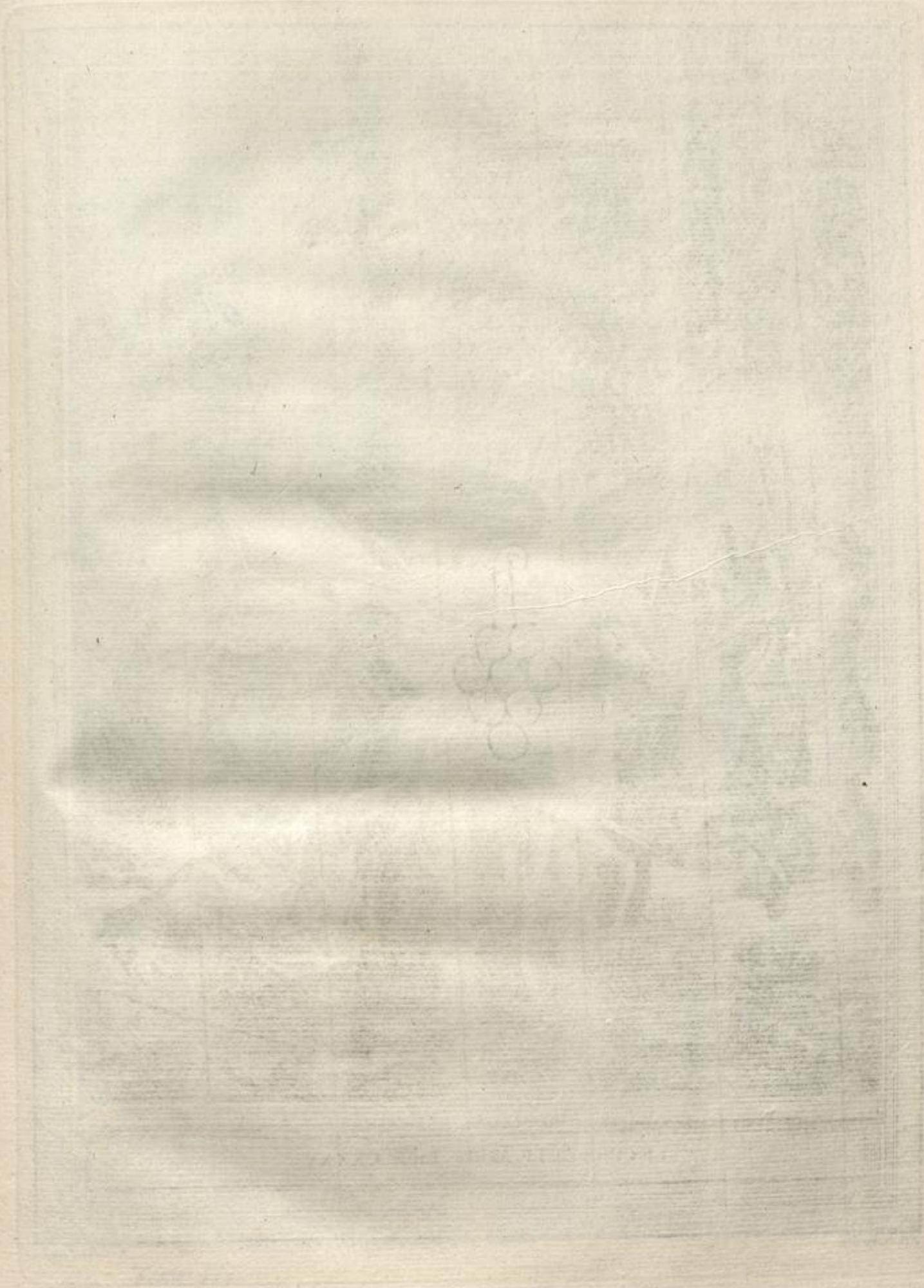
LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple & fouliers plats.
Notre Laitière ainsi trouffée,
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison:
Le renard fera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraïsser coûtera peu de son:
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il est, une vache & son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus faute aussi, transportée.
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au Lait*.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les fages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le Sofi ;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime :
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean, comme devant.



(Fable CXXXIV.)





LE CURÉ ET LE MORT. Fable CXXXV.

J.B. Oudry inv.

L. le Grand sculp.

FABLE XI.

LE CURÉ ET LE MORT.

Un Mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte:
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre Défunt étoit en carrosse porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraisons,
Et des pseumes & des leçons,
Et des versets & des répons.
Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons:
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son Mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;
Et, des regards, sembloit lui dire:
Monsieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs:
Certaine nièce assez proprette,
Et sa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient: adieu le char.

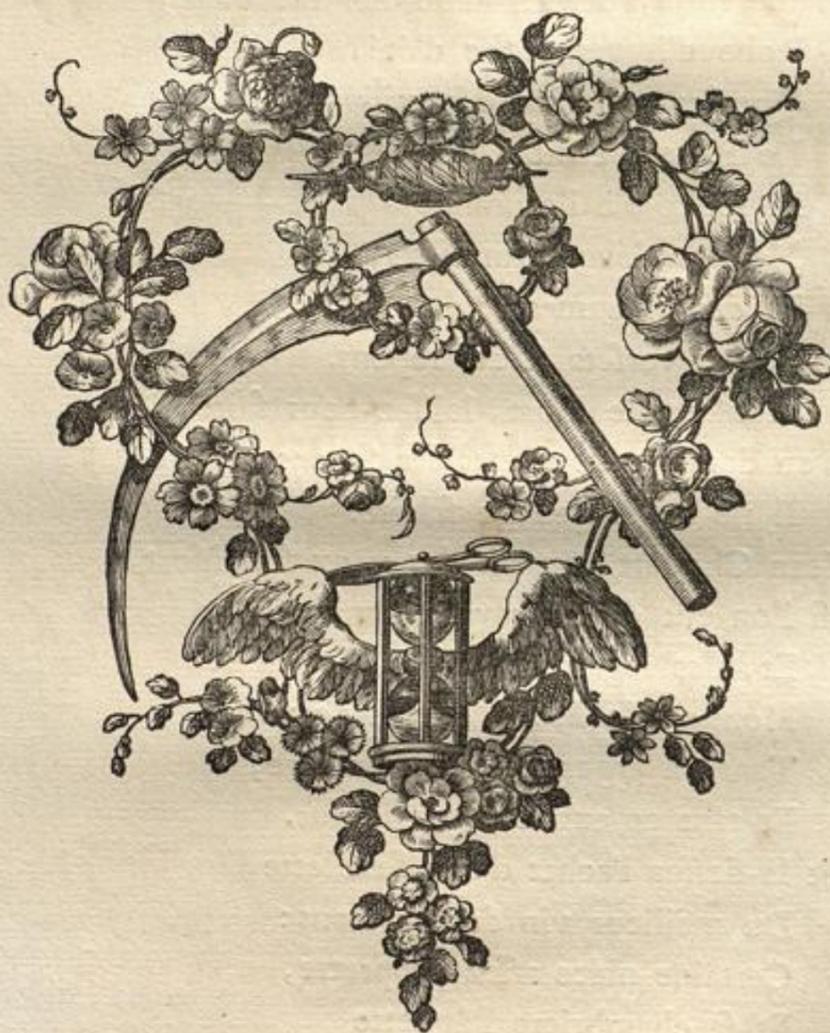
Tome III.

G



Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son Mort a la tête cassée :
Le Paroissien, en plomb, entraîne son Pasteur,
Notre Curé fuit son Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Est le Curé Chouart, qui sur son Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.



(Fable cxxxv.)

F A B L E X I I .

L' H O M M E

QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,

E T L' H O M M E

QUI L'ATTEND DANS SON LIT.



F A B L E X I I.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,
ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du fort de royaume en royaume,
Fidèles courtifans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt, à leurs désirs échappe:
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape:

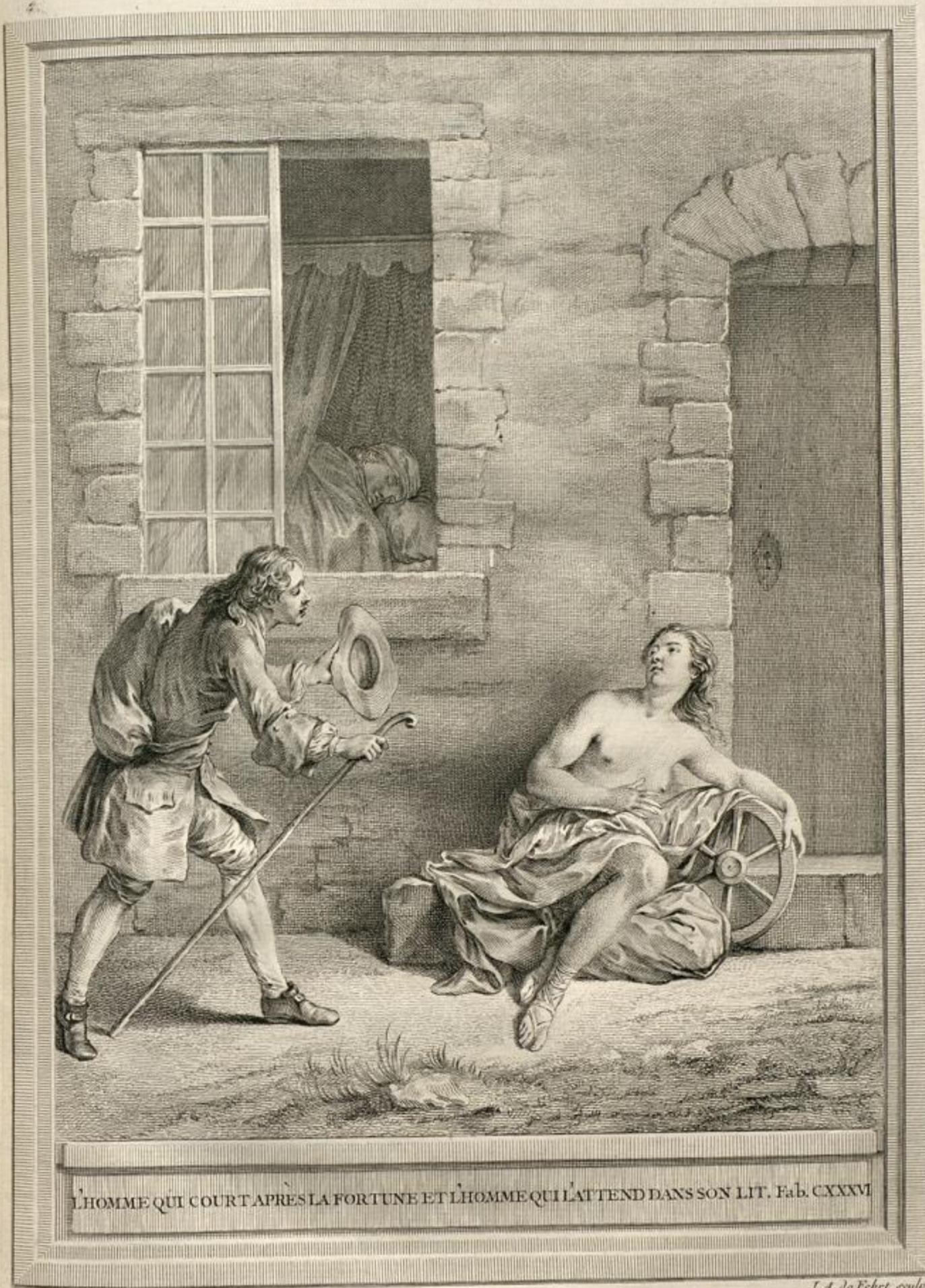
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?

La Fortune a-t'elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
Si nous quitions notre séjour?

Vous sçavez que nul n'est prophète
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne fouhaite

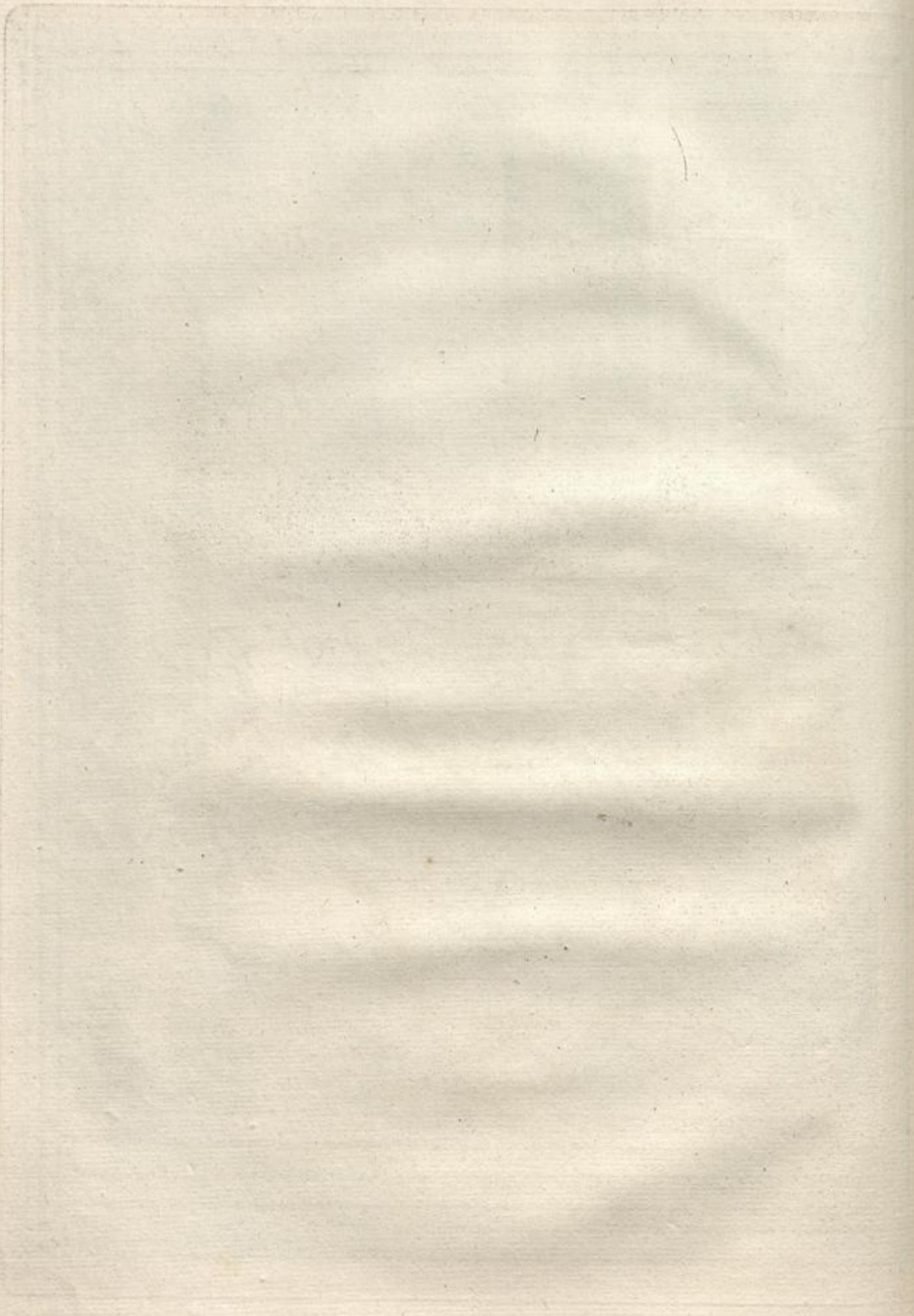


L'HOMME QUI COURT APRES LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT. Fab. CXXXVI

J.B. Oudry inv.

J.A. de Fehet sculp.





Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiète:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; & ce lieu, c'est la cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sçait être les meilleures,
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci? se dit-il: cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour, messieurs de cour, adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyssme défier.
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois; effuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon



La Fortune pour lors distribuoit ses graces.

Il y court : les mers étoient lassées

De le porter ; & tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :

Demeure en ton pays, par la nature instruit.

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit été :

Ce qui lui fit conclure en somme,

Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,

Revient en son pays, voit de loin ses pénates,

Pleure de joie, & dit : heureux qui vit chez soi,

De régler ses désirs faisant tout son emploi.

Il ne sçait que par oui-dire

Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire,

Fortune, qui nous fais passer devant les yeux

Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde

On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.

Déformais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,

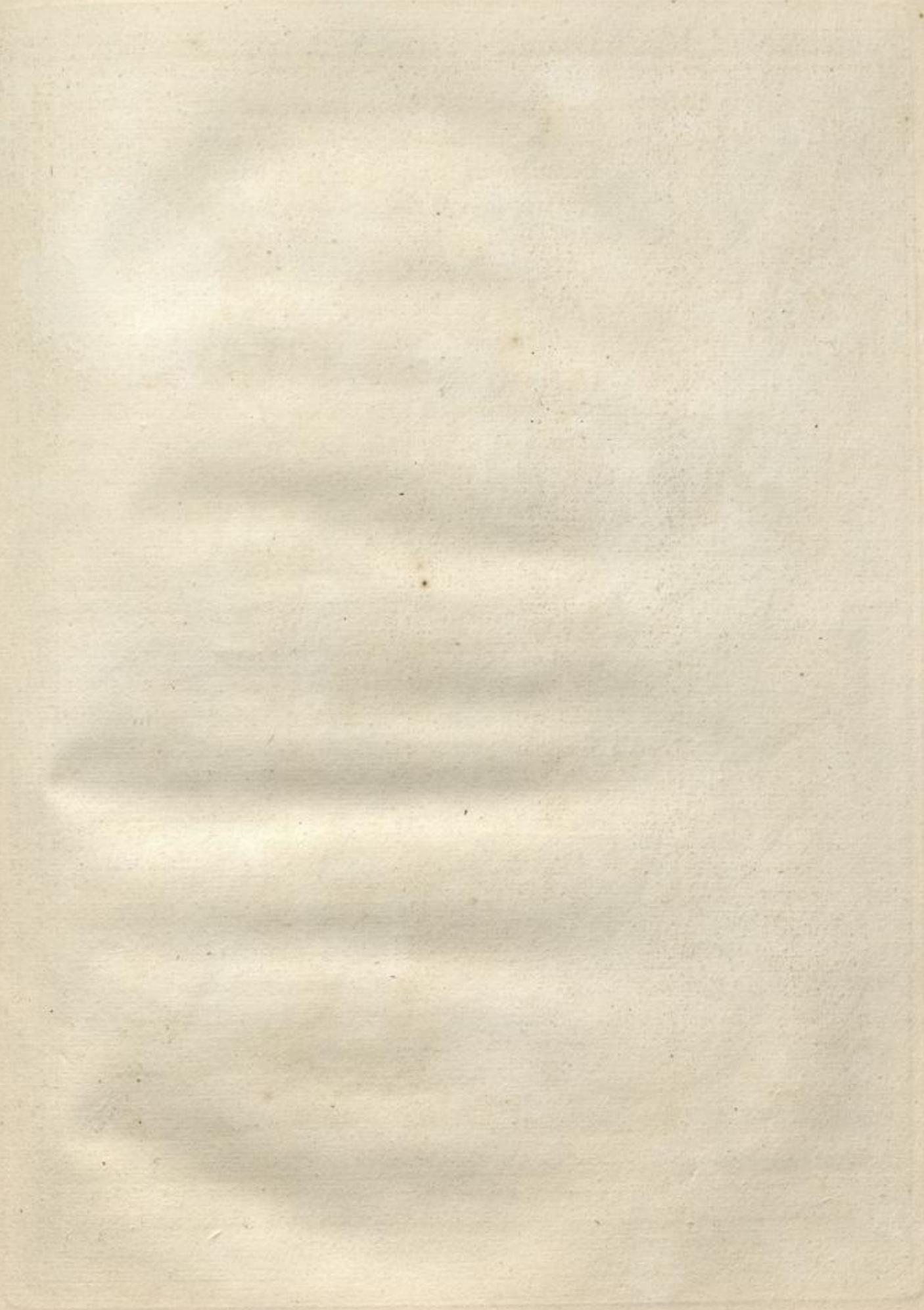
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,

Il la trouve assise à la porte

De son ami plongé dans un profond sommeil.



(Fable cxxxvi.)





LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.

J.B. Oudry inv.

M. Marvie sculp.

FABLE XIII.

LES DEUX COQS.

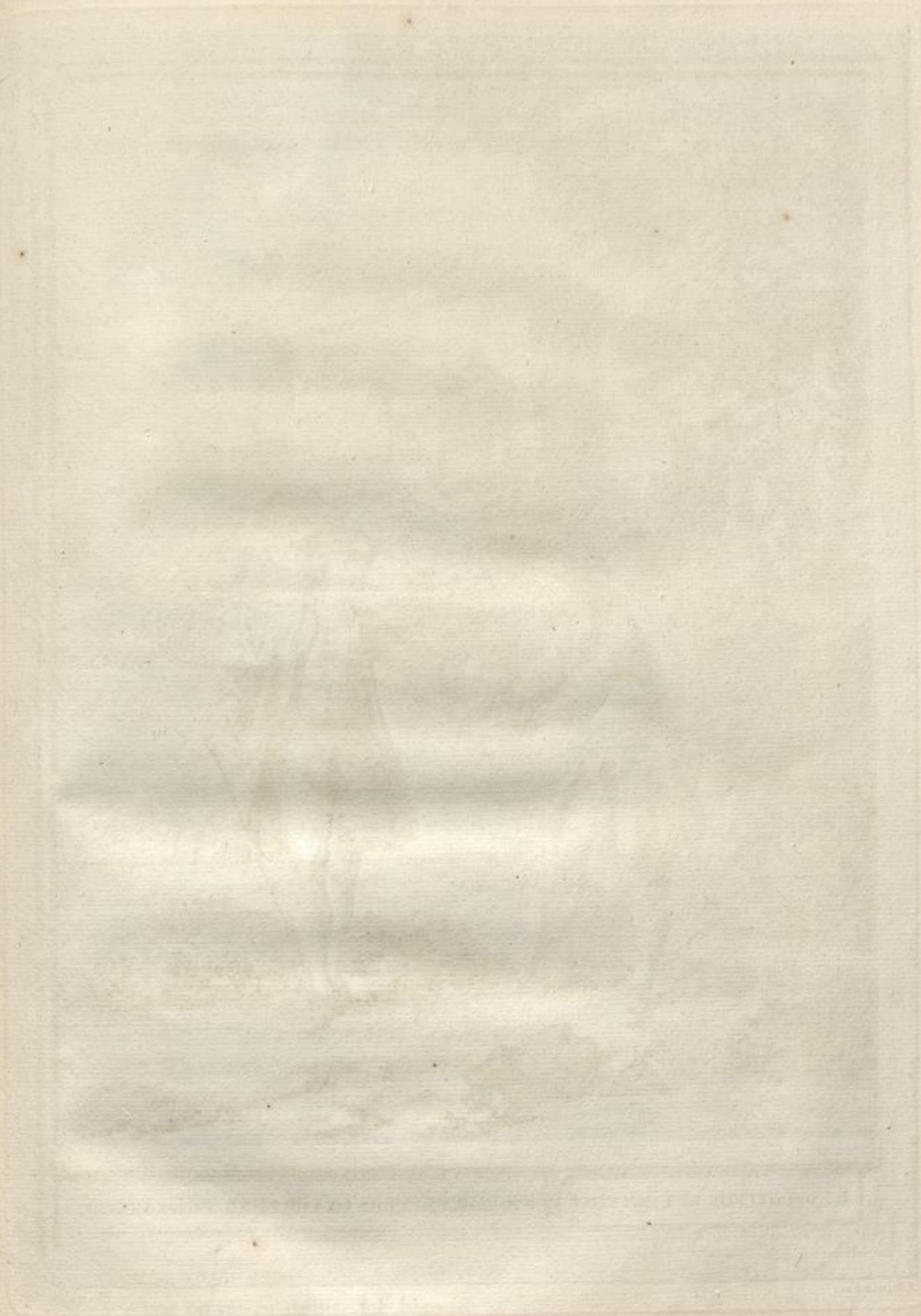
Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire & ses amours;
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups:

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.



(Fable CXXXVII.)





L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVII.

J.B. Oudry inv.

J. Oudry sculp.

F A B L E X I V.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES
ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit :
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le fort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons, Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent son trésor :
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses :
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : & d'où vient donc un si bon ordinaire ?
Et d'où me viendrait-il, que de mon sçavoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires.
Un troisième, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie

Tome III.

I

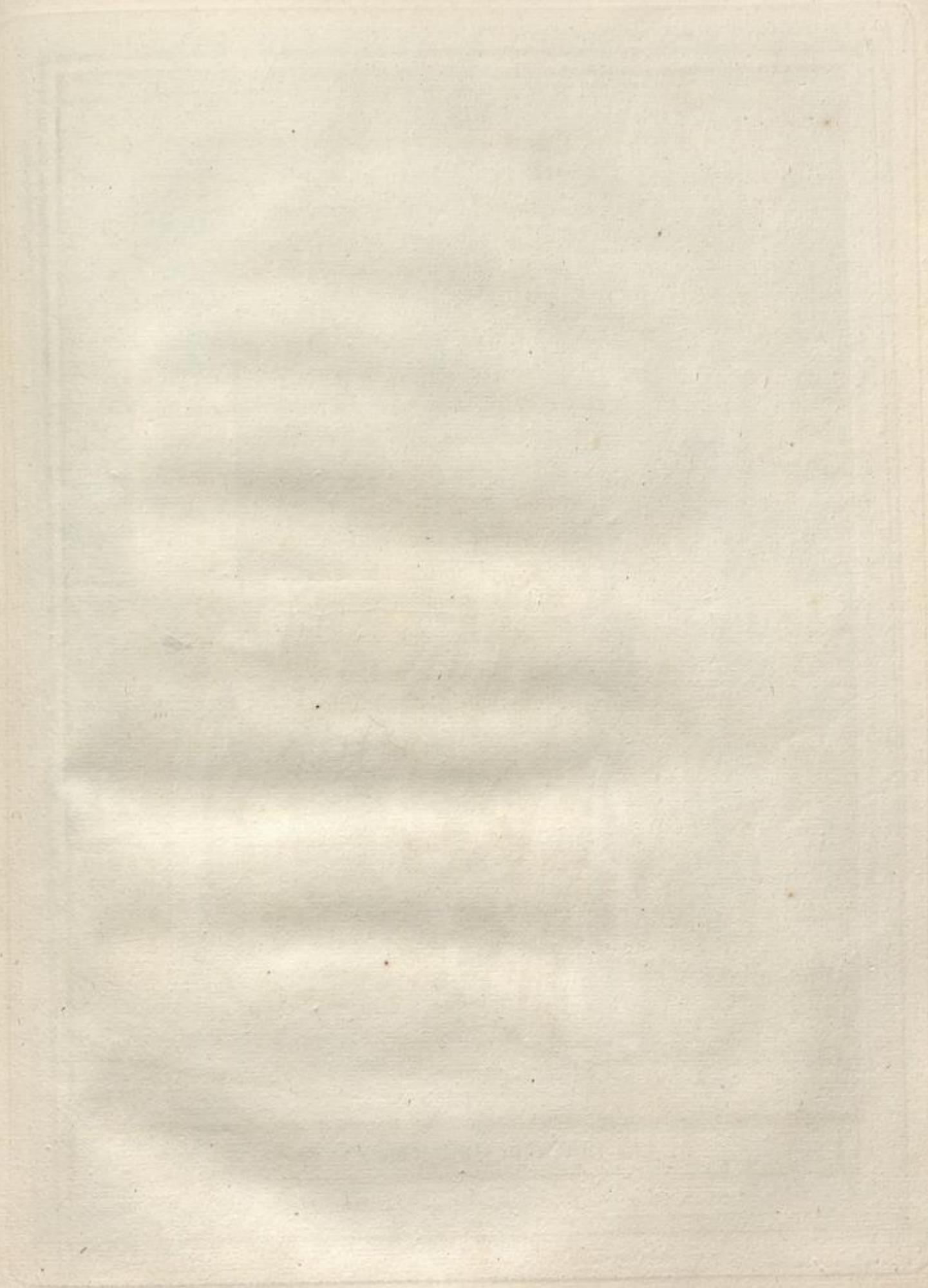


N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sçais s'il crut ce conseil:
Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie:
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous difons injures au sort:
Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons: le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison; le destin toujours tort.



(Fable cxxxviii.)





LES DEVINERESSES. Fable CXXXIX.

J. B. Oudry inv.

P. Martonari sculp.

FABLE XV.

LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hazard que n'aît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il aît son cours,
Cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mere fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.

Son fait consistoit en adresse:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit;
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse;
Et, fans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari:
Elle achete un office, une maison aussi.

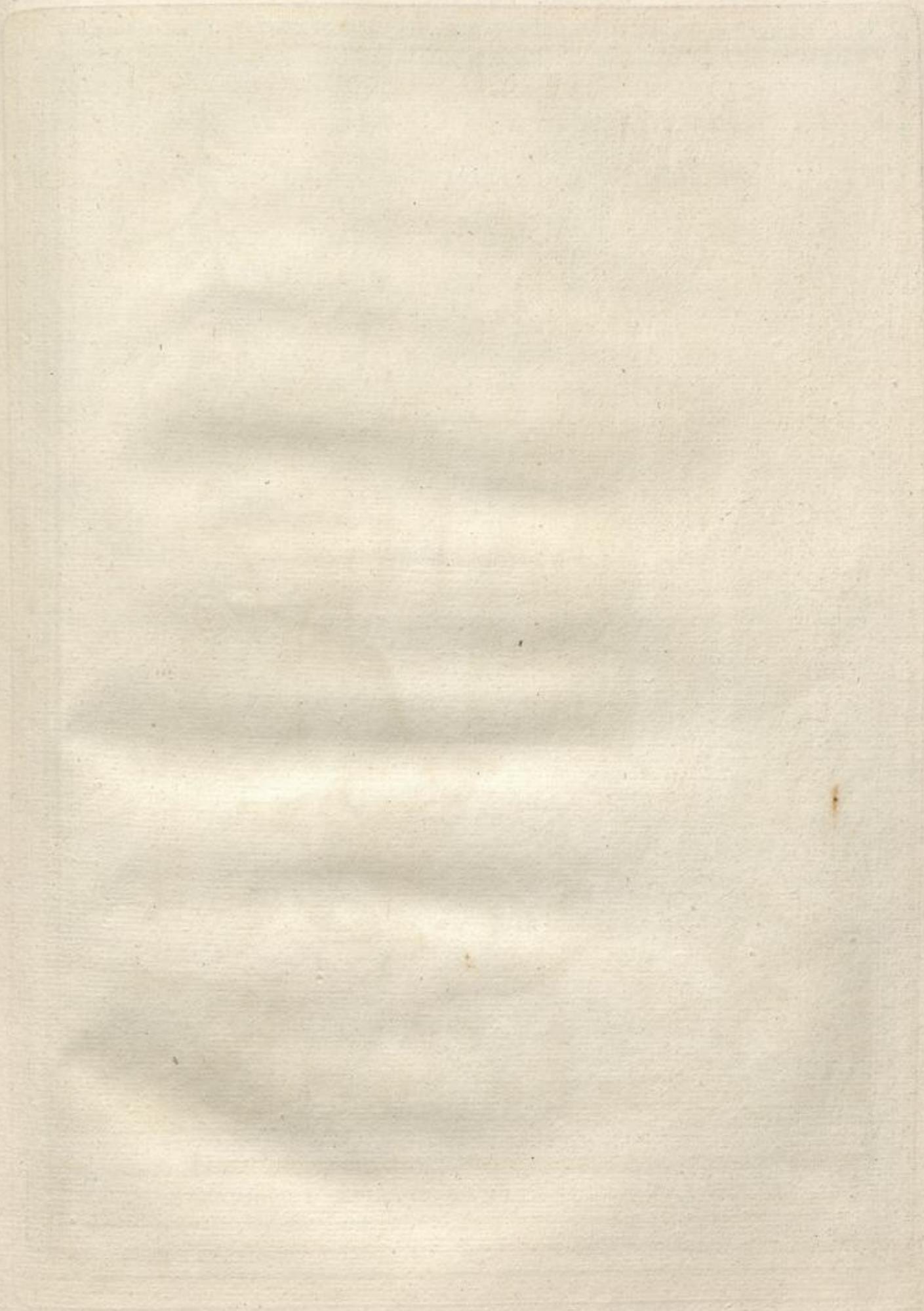
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin:

Le galetas devint l'ancre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on se moque: eh! messieurs, fais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré foi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoît son sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros: les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans: demandez-moi pourquoi.



(Fable CXXXIX.)





LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN. Fable CXXX.

J.B. Oudry inv.

M. Maric sculp

F A B L E X V I.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin
 Dame Belette, un beau matin,
 S'empara: c'est une rufée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses pénates un jour
 Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour,
 Parmi le thym & la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux fouterreins séjours.
 La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître?
 Dit l'animal chassé du paternel logis:

Holà, madame la Belette,
 Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre
 Étoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:

Et quand ce feroit un royaume,

Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.

Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maître & seigneur; & qui, de pere en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien sans crier davantage,

Tome III.

K



Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,

Un Chat faisant la chatemite,

Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : mes enfans, approchez,

Approchez : je suis sourd, les ans en font la cause.

L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.

Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestans,

Grippeminaud le bon apôtre,

Jettant des deux côtés la griffe en même temps,

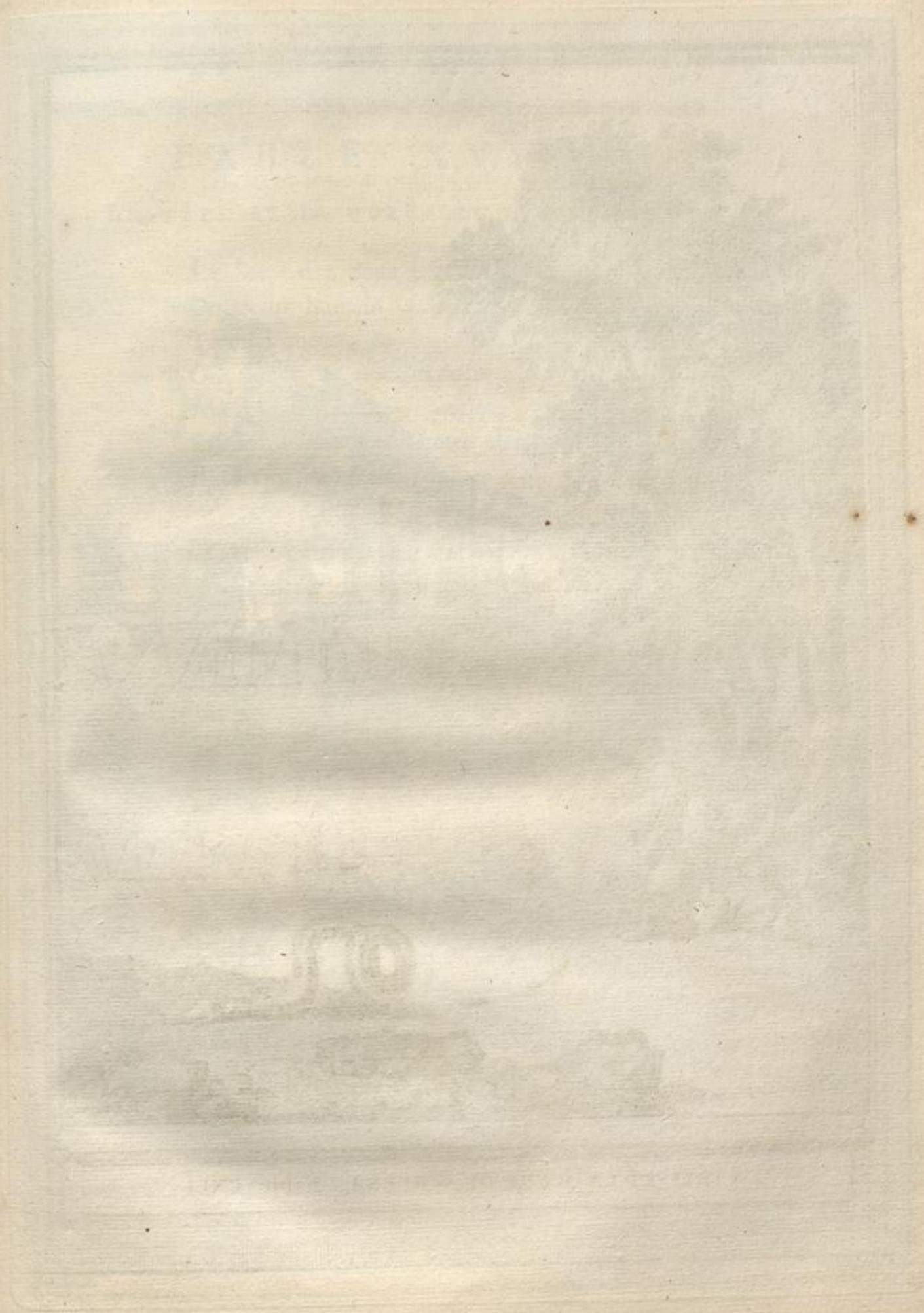
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

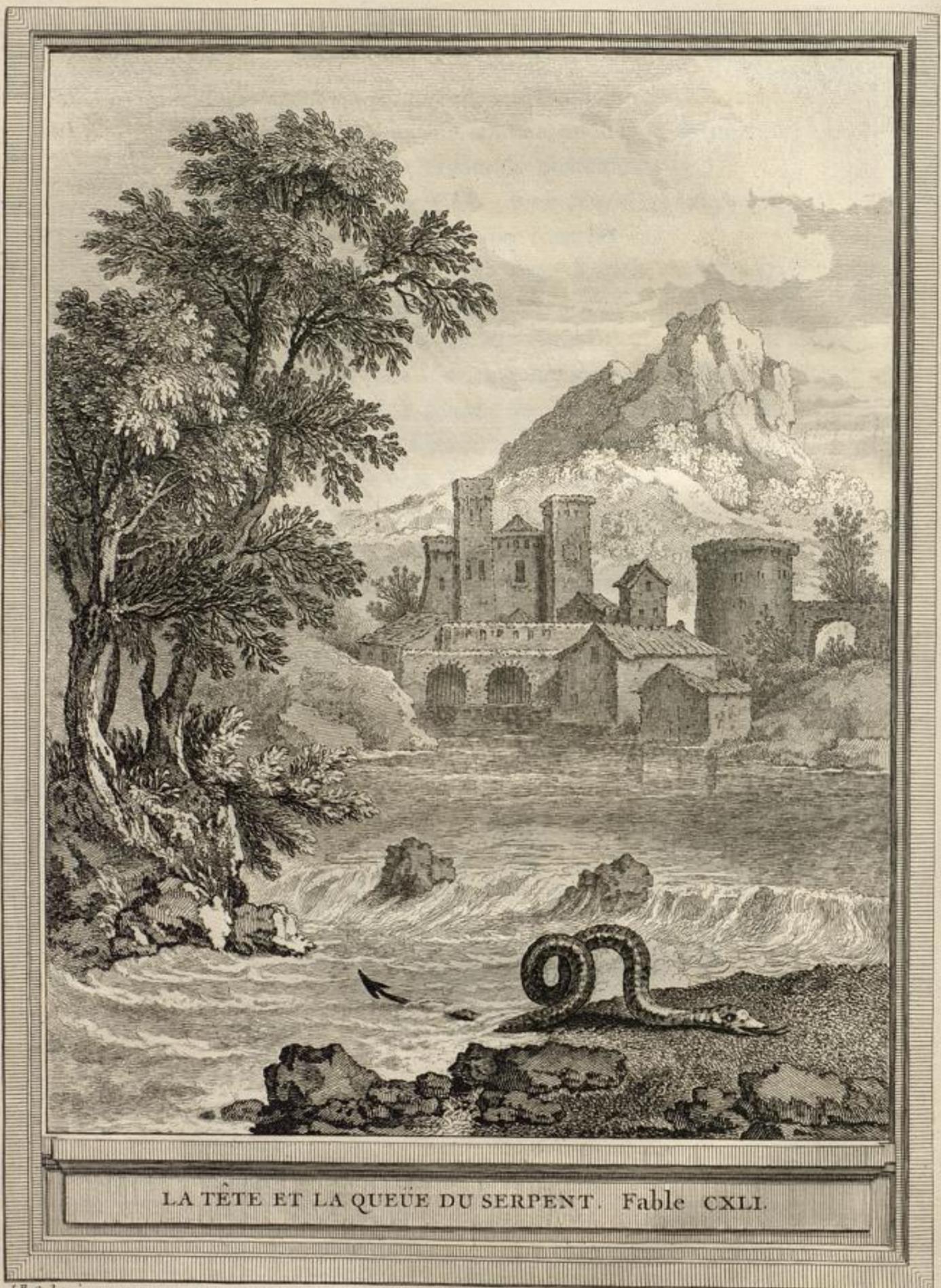
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois

Les petits souverains se rapportant aux rois.



(Fable CXL.)





LA TÊTE ET LA QUEÛE DU SERPENT. Fable CXLI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE XVII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue:
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:

Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?

Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même fang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur.



(Fable CXLII.)

FABLE XVIII.
UN ANIMAL
DANS LA LUNE.



FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE.

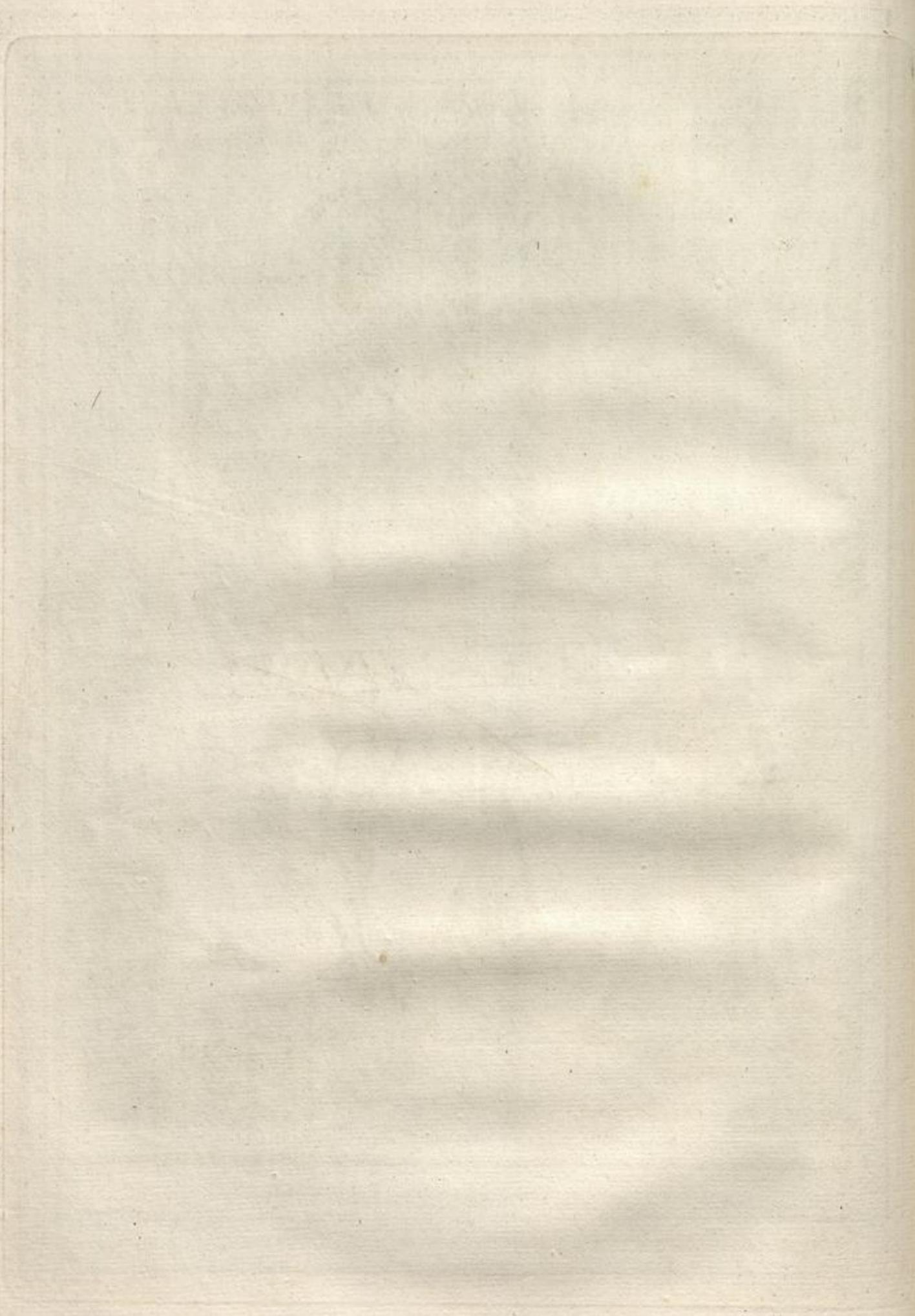
Pendant qu'un Philosophe assure,
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre Philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison; & la Philosophie
 Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe & sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature ordonna ces choses sagement:
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'apperçois le soleil: quelle en est la figure?
 Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
 Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
 Que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur:
 Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur:
 Je le rends immobile; & la terre chemine.
 Bref, je déments mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.
 Mon ame, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence.
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse:



UN ANIMAL DANS LALUNE . Fable CXLII .

J.B. Oudry inv.

J. Durrieu sculp.



La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Si je crois leur rapport, erreur assez commune,

Une tête de femme est au corps de la lune.

Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La Lune nulle part n'a sa surface unie:

Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguere l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau;

Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement,

Qui présageoit sans doute un grand événement.

Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances

N'en étoit point l'effet? le Monarque accourut:

Il favorise en Roi ces hautes connoissances.

Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.

C'étoit une Souris cachée entre les verres:

Dans la lunette étoit la source de ces guerres.

On en rit: peuple heureux! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la victoire,

Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les Filles de mémoire

Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs:

La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.

Charles en sçait jouir: il sçauroit dans la guerre

Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts.

Fin du septieme Livre.



(Fable CXLII.)

